Resp Pf XJIII 500/4

MÉTHODE

AISÉE

ET PEU COUTEUSE,

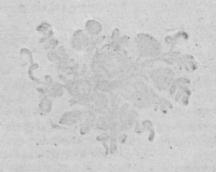
DE traiter avec succès plusieurs Maladies Épidémiques, comme la Suette, la Fievre Miliaire, les Fievres Pourprées, Putrides, Vermineuses & Malignes, suivie dans différens endroits du Royaume & des Pays Etrangers, avec les moyens de s'en préserver. Publiée en 1753 par M. DE MEYSEREY, Médecin ordinaire du Roi, Docteur en Médecine, ancien Médecin des Armées de Sa Majesté en Italie & en Allemagne, & Correspondant de l'Académie Royale des Sciences.



M. DCC. LXXXII.

MALTHODEC

MPEU COUTEURS



M DOG BEREIL



MÉTHODE AISÉE ET PEU COUTEUSE,

De traiter avec succèa plusieure Maladier Epidémiquea, comme la Suette, &c.

LE grand nombre de personnes attaquées de ces maladies, que j'ai eu occasion de traiter, m'a mis à portée, autant que qui ce soit, de connoître la nature des secours qui peuvent leur procurer le plus prompt soulagement, de crois devoir communiquer au Public le fruit de mes observations, & je vais commencer par les plus nouvelles.

Histoire de la Suette, & de la sievre Miliaire.

Au mois de Juin de l'année 1752, M. Vedie, Lieute-nant-Général au Bailliage Royal, & Subdélégué au département de Dourdan, inftruit par M. Legros, Curé de Sermaife, quoique les Syndics de chaque Paroiffe aient ordre d'informer Meffieurs les Subdélégués des maladies épidémiques qui attaquent les hommes ou les bestiaux; instruit, dis-je, que la Paroifse de Sermaise, terre appartenante à M. de Lamoignon de Basville, Président du Parlement de Paris, située dans l'Election de Dourdan, Généralité d'Orléans, étoit ravagée par une maladie qui emportoit trois à quatre personnes chaque jour, me sit l'honneur de m'engager à me transporter sur le champ à Sermaise; il m'ossirit même de me donner une brigade de Maréchaussée, supposé que je jugeasse convenable de

Mire ouvrir quelques corps, & que j'y trouvasse de l'op-

position de la part de la famille.

Il est vrai qu'il eût été plus régulier, qu'en conséquence des avis que M. Vedie avoit eus, il eût commencé par en écrire à M. l'Intendant : mais le temps étoit précieux ; la terreur s'étoit emparée de tous les malades, & même des personnes saines, qui étoient allarmées avec assez de raison, de la mort, souvent précipitée, de leurs parens, de leurs voisins & de leurs amis, dont il mouroit jusqu'à trois ou quatre par jour. L'expérience n'a que trop fait voir, combien la terreur augmente le danger des maladies, fur-tout épidémiques; le temps d'ailleurs favorifoit leur progrès. Il faifoit une chaleur humide, un temps orageux, qui avoient succédé très-promptement à une température beaucoup plus douce, & moins brûlante ; constitution de l'air extrêmement propre à augmenter la disposition putride des humeurs, qui fait le fond de ces maladies, & leur malignité, & qui se trouvoit encore aidée par le régime pernicieux que suivoient les malades, & ceux qui craignoient de le devenir. Il étoit donc intéressant , que , sans s'assujettir à des formalités, on se pressât d'envoyer du secours à ces malheureux. Et d'ailleurs peut-on pécher par un excès de zele vis-à-vis d'un Magistrat dont l'humanité est aussi connue que l'est celle de M. de Barentin, vertu qui ne le distingue pas moins que fon intégrité dans l'administration de la Justice, qu'il rend à tout le monde sans acception de personne, & dont la piété s'attache principalement à fecourir les pauvres, qui ne font pas moins précieux à l'Etat qu'à Dieu, se conformant avec plaisir aux intentions de notre Auguste Monarque, qui par la prudence de M. de Machault, Garde des Sceaux, & Contrôleur Général des Finances, leur a fait fournir gratuitement tous les fecours nécessaires au rétablissement de leur fanté? Aussi le zele de M. Vedie fut-il honoré des louanges qu'il méritoit, non-seulement pour m'avoir envoyé sans délai fur les lieux, mais pour s'y être transporté lui-même plufieurs fois, afin de voir par lui-même le fuccès de mes foins. Paffons à l'état où je trouvai les malades qui y furent confiés.

Ils étoient presque tous baignés de sueurs abondantes; leur fievre communément n'étoit pas considérable; mais ils se plaignoient de douleur, ou de pesanteur de tête; de quelque douleur, & fur-tout d'un grand ressertement de la poitrine; de maux d'estomac, & de lassitudes dou-loureuses dans les membres; de démangeaisons, & de picotemens fort incommodes à la peau, avant, pendant, & même après la sortie des sueurs, des taches pourprées, des pustules, ou des boutons miliaires. La plupart des malades avoit de grandes & continuelles inquiétudes, la bouche mauvaise, quelquesois amere, des envies de vomir, une pesanteur d'estomac, dégoût, ou désaut d'appetit; & cependant la langue n'avoit pas coutume d'être chargée, & il n'y avoit ni soif, ni ardeur considérable. Les malades étoient sort abattus, & avoient commune, ment le ventre sort resserve.

Quelques-uns ont eu des faignemens de nez, qui leur ont été peu avantageux, quand ils n'ont pas été fort abondans, quand ils n'ont pas paru de bonne heure, & qui ont quelquefois continué plufieurs heures après la mort

de ceux qui ont péri avant mon arrivée.

Dès les premiers jours de la maladie il a paru sur la peau, & particulierement sur celle de la poitrine, de taches pourprées, & de petits boutons qui n'étoient pas toujours de la même couleur; mais quelques-uns étoient blancs, & ressembloient à des grains de millet; ce qui a sait donner à cette sievre le nom de miliaire. Au reste, la plupart étoient de la couleur de la peau des malades, laquelle devenoit dans la maladie assez rude au toucher.

Leur vifage, & particulierement les joues & les yeux,

étoient presque toujours rouges & enflammés.

Cette maladie commençoit plutôt la nuit que le jour; rarement elle attaquoit des personnes sort âgées, ou en bas âge, & dans ce cas elle a rarement été funesse; elle n'a pas non-plus attaqué beaucoup de semmes & de silles d'un âge moyen, & ne leur a pas été sort pernicieuse. Elle a été beaucoup plus commune chez les hommes les plus jeunes & les plus vigoureux, dont elle a fait périr les uns en quinze ou dix-huit heures; d'autres après un plus long terme; mais qui s'est rarement étendu au-delà de dix ou douze jours.

Presque tous ceux que la maladie a emportés, sont morts dans le délire ou dans l'assoupissement, & quelquesois avec de grands cours de ventre de matieres extrêmement puantes. Les cadavres de ceux qui mouroient.

étoient promptement attaqués d'une gangrene qui produisoit une si mauvaise odeur, qu'on étoit obligé de les

enterrer peu de temps après leur mort.

Telle est l'histoire de la maladie que j'avois à traiter, mais dont les accidens m'ont causé bien moins d'embarras que les préjugés dont les malades étoient attaqués; préjugés bien plus difficiles à détruire dans les campagnes, où l'on a affaire à des personnes souvent peu instruites, mais dont on n'est point toujours exempt dans les Villes, où l'on y est communement attaché avec assez d'opinia-

treté, sur-tout parmi le menu peuple.

L'usage de ces malades étoit de s'accabler sous le nombre des couvertures: plus elles étoient pesantes, plus ils étoient contens; souvent ils y ajoutoient, principalement sur les pieds, des habits, des jupons, & même des lits de plume; ils se gardoient bien de tirer les bras du lit, & de changer de linges à mesure qu'ils étoient trempés par la sueur. Leurs chambres étoient exactement fermées, & souvent il y avoit du seu; leurs bouillons étoient faits de bœuf & de poule, & salés comme, ou presque comme pour des gens en santé; ils en prenoient toutes les heures, & souvent plus fréquemment. Le vin avec le sucre, l'eau-de-vie, des sudorisques, & des cordiaux chauds, étoient continuellement employés; il y en avoit même qui mangeoient tout ce que leur suggéroit une imagination déréglée, ou ce que leurs parens ou amis leur conseilloient.

Il est aisé de concevoir combien une pareille conduite doit être nuisible dans une fievre instammatoire, accompagnée d'une pourriture maniseste dans les premieres voies; je veux dire dans l'estomac & dans les intestins. Plus on nourrit les corps impurs, dit le plus grand de tous les Médecins, & plus on leur fait de tort. Des bouillons si succulens, & si fréquemment répétés, ne pouvoient donc qu'être fort nuisibles, sous quelque point de vue qu'on les envisage. Aussi, est-ce à l'excès de nourriture, même la plus saine en elle-même, & au désaut des purgations convenables, donnés avec ménagement dès les premiers jours de la maladie, que j'attribue principalement les abondantes déjections sétides qui épuisoient quel-

quefois les malades, &c.

Quant au régime échauffant que les malades suivoient dans la vue, disoient-ils, de faire sortir le venin, ou d'en empêcher la rentrée, il faut ne point connoître la nature des fievres, fur-tout inflammatoites, pour n'être pas perfuadé que rien n'est plus pernicieux. Il y a déjà longtemps que le judicieux Sydenham a dit que celui qui a donné le premier l'idée de ce venin, le plus souvent imaginaire, a été plus funeste au genre humain que l'inventeur de la poudre à canon. Ce venin est ordinairement l'esset de ce régime, en portant l'inslammation dans toutes les liqueurs; & il est doublement dangereux dans les maladies accompagnées de pourriture dans les premieres voies, parce qu'il les exalte, & les met dans le cas de passer dans le sang, dont elles augmentent le désordre, &

la corruption, s'il en est atteint.

Un autre préjugé, pour le moins aussi préjudiciable, est l'aversion presque insurmontable que je trouvai pour la faignée, qui est cependant le remede le plus approprié aux maladies inflammatoires. Le fondement de cette aversion est la crainte de faire rentrer le prétendu venin, ou d'empêcher sa sortie; & cependant l'expérience fait foi, que dans les maladies vénéneuses il n'y a souvent point de secours plus efficace pour le faire sortir. Je parle de celles où l'ardeur de la fievre rend la peau fi roide, qu'elle forme un obstacle invincible à la sortie du poison, qui cause & entretient la maladie. Ce n'a pas été sans peine que j'ai pris le dessus sur ces préjugés, & j'ai peut-être moins d'obligation d'avoir rendu les malades dociles à mes remontrances, à la force de mes raisons & de la vérité, qu'à la confiance qu'ils avoient à M. Legros leur Curé. C'est avec bien de la raison qu'ils l'ont donnée à ce digne Pasteur, lequel n'a rien eu de plus à cœur que de remplir scrupuleusement tous les devoirs de son état, & qui leur a été d'un fecours très-efficace par les aumônes abondantes & secrettes qu'il leur a faites; qui a même tenu fouvent les plats ou les écuelles, dont on se servoit manque de palettes, ou la chandelle, quand il se faisoit des saignées, où les parens, ou les voisins, ou les amis ne vouloient pas toujours aider, ni quelquefois être présens, de crainte de gagner la maladie. Je le répete, je n'aurois peut-être pu surmonter les préjugés, sans le secours de M. Legros. J'avois cependant, indépendamment des raisons tirées de la nature des fievres inflammatoires & putrides, des observations concluantes à faire valoir; car je pouvois citer des exemples, pris dans le lieu même, de malades affez heureux pour s'être tirés des bras de la mort au moyen des hémorrhagies abondantes que la nature avoit produites par le nez ou par d'autres parties. Je crois aussi que le sort funesse d'une grande quantité de ceux qui s'étoient traités à leur fantaisse, a beaucoup contribué à la docilité des malades, & qu'ils ont jugé, que mourir pour mourir, autant valoit faire l'essai d'une méthode opposée à leurs préjugés, que de courir les mêmes risques en la suivant.

Ainsi la crainte de la mort, qui augmente toujours, & qui sait souvent le seul danger des maladies épidémiques, a pu produire un effet salutaire. Mais il est temps d'en ve-

nir au traitement.

J'ai commencé par interdire l'usage de toutes sortes d'alimens ; j'ai fait , autant qu'il a été possible ; éteindre le feu , ouvrir les portes & les fenêtres des chambres qui n'étoient point exposées à un foleil trop ardent, ni à recevoir un trop grand rafraîchiffement; j'ai fait décharger les malades du poids des couvertures, leur permettant d'en garder une légere, & leur ai non-seulement permis de tirer les bras hors du lit, mais je leur ai conseillé de le faire; que disje? de se lever, pour tempérer la chaleur dont ils se plaignoient. Il est vrai que je ne voulois pas qu'ils se tinssent trop long-temps à l'air quand ils étoient foibles, mais seulement alors autant qu'il étoit nécessaire pour faire leur lit, ou pour rendre un lavement, ou pour aller à la felle. Je remarquerai même, en passant, que j'ai observé que ceux qui étoient couchés fur la plume s'en trouvoient plus mal, & qu'il feroit beaucoup plus avantageux qu'on pût mettre les malades de ces fortes de maladies, & même aussi de sievres ardentes ou chaudes, sur des matelas, ou fommiers de crin, ou dans un besoin, sur une suffisante quantité de bonne paille, qui ne fût point dure, ni trop rude.

Je conseillois à ceux qui ne vouloient pas sortir du lit, d'y rester sur leur séant, ou dumoins de s'y tenir la tête sort élevée, ayant soin qu'ils sussent garantis des atteintes du froid. Il y a long-temps que j'ai observé qu'en obligeant les malades à sortir du lit, ou de s'y tenir au moins la tête sort élevée, on diminue souvent la sievre, ou l'on empêche que la tête ne s'embarrasse. Cette attention, toute légere qu'elle puisse paroître, m'a aussi souvent réussi pour dégager la tête quand elle étoit pesante ou douloureuse, quand il y avoit transport ou assoupissement, avec un

pouls grand, dur ou embarrassé.

Je recommandois soigneusement de changer de chemise; de bonnet de nuit, ou dumoins de coëffe de bonnet, & de draps, voulant seulement qu'ils sussent bien nets & bien fecs. Il m'importe peu qu'ils fussent blanchis depuis peu, ou qu'ils eussent servi à des personnes saines, dont la fueur ou la transpiration qui s'y attachent assez souvent en peu de temps, peuvent devenir contraires aux malades qui s'en servent alors, malgré les préjugés établis à cet égard chez les gens de la campagne sur-tout, qui voudroient toujours préférer cette derniere espece de linge. Lorsqu'il n'étoit pas possible de changer de draps, j'en faisois glisser & étendre sous les malades, ou bien j'y faisois couler des ferviettes, & je faifois bien effuyer les malades. Ces attentions sont fondées sur une raison palpable; c'est qu'outre la malpropreté & la mauvaise odeur qui leur étoient fort à charge, & à ceux qui en prenoient foin, il arrivoit néceffairement que les pores absorbans de la peau faisoient rentrer dans le fang une partie de l'humeur qui y restoit attachée, laquelle par son refroidissement, ou par les sels âcres qu'elle tenoit en diffolution, produisoit un sentiment de froid, on rendoit les malades fort fenfibles au moindre contact de l'air, ce qui les engageoit à user des cordiaux chauds, de vin, &c. ou à avoir recours à la multiplication des couvertures, &c. toutes choses qui ne faisoient qu'augmenter la maladie, à moins que ce ne fût le cas d'une sueur ou d'une moiteur critique, ou de la fortie du pourpre, ou de boutons miliaires aussi critiques, c'est-à-dire, qui fissent ceffer, ou qui dumoins diminuaffent confidérablement la fievre & ses principaux accidens. Or ces cas sont extrêmement rares dans cette maladie, & même dans les autres maladies aigues, fi ce n'est dans l'état, & encore bien plutôt dans le déclin, où la nature provoque quelquefois des sueurs ou des moiteurs, &c. salutaires, & qui ne sont pas accompagnées d'une chaleur de la peau beaucoup plus confidérable que celle d'une personne seine; chaleur par conféquent qui ne suppose qu'une fievre médiocre. Il seroit contre la prudence, dans ces cas, de permettre aux malades de fortir du lit, d'y rester assis, & de changer de linges, à moins que les leurs ne soient extrêmement mouillés, ou ne se refroidissent. C'est au contraire le cas d'aider la fortie de l'éruption quelconque, par l'ufage d'un peu de bon vin, ou de quelques cordiaux chauds, & même de feu allumé, si l'air est froid, dans la chambre des malades, qu'on peut alors plus couvrir dans leurs lits, Mais il est bon d'avertir que ces cas demandent le confeil, & souvent même la présence d'un Médecin prudent & éclairé, qui dirige les remedes dont je viens de parler, de maniere qu'il n'en arrive point d'exaltation dans les matieres corrompues qui peuvent se trouver dans les premieres voies, & dans la masse du sang & des liqueurs, ce qui les rendroit bien plus malfaifantes, & causeroit aux malades plus de mal que l'éruption ne leur pourroit produire de bien, ou bien il pourroit en résulter un dangereux redoublement de fievre, par la fimple raréfaction du fang & des humeurs, occasionnée par une trop grande

chaleur quelconque.

La boisson que je sis substituer au vin, à l'eau-de-væ, aux cordiaux, étoit une grande quantité de petit-lait, bien passé, tiré du fromage, & un peu aigre, s'il étoit possible, que je faisois boire froid. Ils nomment ce petitlait, clair de lait; & je remarque cette expression, pour prévenir une bévue où sont tombés plusieurs d'entr'eux, qui ont pris pour du petit-lait, du lait entier non-caillé. Je préférois cette boifson à la tisanne de racines de fraifier, à de bonne eau fraîche & pure, ou à de l'eau pannée, que je laissois cependant prendre au choix des malades, suivant leur goût; parce que le petit-lait leur étoit plus falutaire, & qu'il pouvoit souvent leur tenir lieu de bouillon.

L'acide de ce petit-lait, ou tout autre acide, surtout minéral, sert beaucoup à éteindre la soif, à rabattre la trop grande raréfaction du fang & des humeurs, à prévenir & à diffiper la pourriture. Mais si les malades avoient avec la fuette, ou avec quelqu'autre maladie, dans laquelle dominât beaucoup la pourriture, une crife falutaire, ou une pleuréfie, une fluxion de poitrine, ou femblable maladie, ou fimplement une toux importune, on ne leur donneroit point d'acide quelconque; s'ils usoient de petit-lait, il faudroit qu'il fût alors pris tiede, ou dumoins dégourdi, & point aigre.

Quant au bouillon, je le faisois faire avec le maigre de veau, & fur-tout avec le jarret, y faifant bouillir quelques laitues, & interdifant absolument le sel & tout autre assaisonnement. Au défaut de bouillon de maigre de veau, ou de poulet, on peut se servir d'une légere crême de ris, ou d'orge mondé, ou de froment, ou de gruau, ou même

de seigle, qui est encore plus rafraîchissant, & même; en cas de besoin, d'une décoction de pois ou d'haricots. Toutes ces crêmes se préparent en faisant bouillir sussifianment quelques - unes de ces graines dans sussifiante

quantité d'eau, que l'on passera ensuite.

Je ne permettois aux malades d'user de vin, & de bouillons faits avec le bœuf & la poule, & un peu de sel, que quand la chaleur de leur pean étoit devenue peu considérable, ou au plus, égale à celle d'une perfonne en santé; & quant aux alimens solides, je les interdisois jusqu'à ce que les malades sussent absolument sans sievre, que l'appétit & le goût leur sussent absolument sans sievre, que l'appétit & le goût leur sussent sieve, quand leurs selles n'avoient presque plus de mauvaise odeur; encore ne voulois-je qu'ils prissent alors des alimens de facile digestion que peu-à-peu, & en augmentant par degré la quantité, ayant égard à leurs forces actuelles, à la longueur, a la briéveté de leur maladie, & à la quantité plus ou moins considérable des évacuations naturelles, ou artificielles, qu'ils avoient soussers.

Les remedes que j'ai émployés pour combattre & furmonter cette maladie, font en petit nombre, & pref-

que tous fort fimples.

Le premier est la saignée, remede auquel on avoit eu quelquefois recours avant mon arrivée, mais fans aucun fuccès, foit parce qu'on n'avoit point tiré du fang en suffifante quantité, ou parce que ce secours avoit été administré trop tard, à cause de l'opposition qu'y avoient apporté les malades, leurs parens ou leurs amis; ou parce que son effet avoit été contre-balancé d'une part par un mauvais régime, & d'autre, n'avoit point été secondé par les purgations, les rafraîchissemens, le changement de linge, &c. tous fecours contre lesquels les malades étoient trop prévenus, & desquels dépend cependant fon bon effet, fur-tout quand il y a diffolution putride dans le fang, ou même de fimples matieres corrompues dans les premieres voies, où elles s'exaltent & deviennent bien plus malfaifantes, à moins qu'on ne les évacue promptement. Mais ces raisonnemens faisoient peu d'impression sur des gens qui n'envisageoient que l'écorce des choses, & qui reprochoient à la saignée son insuffisance, fondés sur des observations insidelles, & qu'ils n'étoient point en état de faire avec plus d'exac-

titude. Je vins cependant à bout de déterminer les mi lades à se faire saigner, en leur faisant remarquer les hémorrhagies falutaires qui étoient arrivées ; en leur représentant que le défaut de saignées, étoit en partie la cause de la gangrene qui s'emparoit si promptement des cadavres des personnes mortes de ces maladies; enfin, en les affurant que ce remede bien administré, & secondé par d'autres secours, m'avoit toujours réussi dans des cas semblables, desquels je leur fournissois d'ailleurs cles preuves bien convaincantes, en leur en faifant voir des histoires imprimées & approuvées; telles que le Traité de la faignée, par M. Quesnay, imprimé en 1736, & la Méthode de M. Boyer, imprimée à l'Imprimerie Royale.

Lorsque je trouvois les malades dociles, je ne perdos pas de temps, & je faisois tirer la valeur de quatre ou cinq bonnes palettes de sang du bras, quelquesois plus, quelquefois moins, fuivant leurs forces. J'ai pourtant observé que leur prompt affoibliffement n'a point eu de mauvaises fuites; au contraire, la foibleffe dans laquelle quelquesuns font tombés, & dont d'autres ont été menacés, dans le temps de la faignée, ou peu de temps après qu'elle a été faite, a été dissipée sur le champ, & plus souvent encore empêchée par le fimple abaissement de leur tête. & par quelques verrées d'eau fraîche, ou de petit-lait, jettées sur leur visage, ou que je leur faisois avaler.

Le fang, quoique suffisamment refroidi dans des écuelles, ou dans d'autres vaisseaux profonds, les plus convenables pour reconnoître sa disposition, a toujours paru d'un beau rouge, ou fort vermeil, fouvent écumeux, le fendoit & se déchiroit très-facilement, & étoi affez fourni de férofité, ou d'une eau rouffâtre ou rougeâtre.

Lorsque les malades n'avoient pas le pouls fort grand, ou dur, & fur-tout quand ils n'avoient ni douleurs confidérables de poitrine, d'estomac, de bas-ventre, de tête, ni transport, ou d'autres accidens qui me fissent craindre l'inflammation de quelque viscere, je ne faisois guere reitérer la saignée; encore la seconde étoit-elle moins fonte que la premiere. Je n'ai jamais passé la troisieme; c'étoit pour une personne jeune & vigoureuse, dont les accidens étoient menaçans. Communément, il ne falloit pas repeter si souvent ce remede pour les faire totalement disparoître, ou du moins pour les diminuer assez

pour n'en avoir plus d'inquiétude.

Quant aux femmes grosses, on peut les saigner suivant le besoin; mais il ne saut pas leur prescrire des saignées aussi amples qu'on le seroit si elles n'étoient point grosses. Il saut aussi avoir plus de ménagement pour elles dans

l'usage des remedes dont je vais parler.

Environ une heure & demi après la premiere faignée, quelquefois sans avoir fait précéder ce remede, comme il arrivoit lorsqu'il ne me paroissoit point indispensable, à quelque heure que ce fût du jour ou de la nuit, que les malades eussent ou non l'estomac plein d'alimens, je faifois dissoudre dans un peu d'eau ou de petit-lait, cinq ou fix grains de tartre stibié, qu'on versoit ensuite dans quatre ou cinq bonnes verrées d'eau fraîche ou de petit-lait, que je faisois prendre peu-à-peu; les deux premieres à la distance d'environ trois quarts d'heure, jusqu'à ce que les malades eussent suffisamment vomi. Si ce remede ne leur faifoit pas rendre au moins une ou deux verrées de bile. je leur faisois boire beaucoup d'eau chaude, & même peu d'heures après je réitérois la prise de tartre stibié dont je viens de parler, & dont j'augmentois quelquefois la dose, quand j'avois à faire à des malades qui avoient l'estomac chargé d'alimens depuis peu, ou qui étoient fort difficiles à faire vomir, ou enfin qui suoient beaucoup, foit par la nature de leur maladie, ou du mauvais régime auquel ils s'attachoient avec opiniâtreté, ce qui rendoit sudorifique le tartre stibié, & plus encore le kermes minéral, que je fus obligé d'abandonner pour cette raison, à cause de la dissolution que ce remede causoit dans les matieres corrompues, lesquelles paffant dans le sang, au lieu de fortir hors du corps, en augmentoient ou renouvelloient la fonte. Et comme le kermes minéral a naturellement de la disposition à devenir sudorisique, je m'abstins entierement de fon usage, à moins qu'il n'y eût complication de gros rhumes, ou de fluxions de poitrine; ainfi qu'il s'est trouvé chez deux vieilles femmes. Il est indispensable d'avoir égard à ces cas de complication, & l'on est quelquesois obligé de traiter particulierement les maux ou les accidens les plus confidérables qui pressent davantage. Tout l'art confiste alors à employer des remedes qui puissent enlever ces accidens étrangers, sans nuire au fond de la maladie.

J'ai déjà dit qu'il faut avoir des ménagemens pour et fernmes grosses. Il ne faut point leur donner l'émétique, mais se contenter de leur faire prendre de simples purgatifs point violens, ni irritans, à moins que leur vie ne soit dans un danger imminent, qui permet ou oblige de donner quelque chose au hasard; car je regarde le vomissement comme fort dangereux dans cet état, & sur-tout depuis le commencement de la grossesse jusqu'au quatrieme mois, & depuis le septieme jusqu'à la sin, l'ensant étant alors plus aisé à détacher. Au reste, ce n'est pas sans regret qu'on voit les semmes grosses privées de ce secours, qui faisoit rejetter beaucoup de bile par la bouche, & rendre par les selles une très-grande quantité de matieres, d'abord fort épaisses, & toujours de très-mauvaise odeur,

dont l'évacuation produisoit un mieux sensible.

L'opération de ce remede étant achevée depuis quelques heures, je faisois réitérer la faignée lorsque les circonstances l'exigeoient; mais je me trouvois ordinairement beaucoup mieux de l'usage continué du tartre stibié en eau minérale, dont je diminuois la dose, n'en mettant que quatre ou cinq grains dans huit ou dix verrées de petit-lait, ou d'eau fraiche, ou d'eau panée bien coulée, de peur que le tartre stibié ne s'atachât au pain ; j'en faifois prendre un verre environ de trois en trois quartsd'heure. Cette pratique a produit de très-bons effets, furtout quand les felles des Malades étoient épaiffes, ou fentoient fort mauvais; ou quand il y avoit douleur ou péfanteur de tête, ou transport au cerveau, ou assoupissement. Dans ces deux derniers cas, principalement dans l'affoupifiement, j'étois même quelquefois obligé d'augmenter confidérablement & par dégrés la dose du tartre stibié; ce qui arrivoit lorsque les malades ne vouloient point prendre des lavemens ou d'autres purgatifs; & quand le transport, & encore plutôt l'affoupiffement où étoient les malades, diminuoient beaucoup, ainfi qu'ils ont coutume de faire en pareil cas , l'action de ce remede , comme ils font celle de tout autre purgatif, & même des lavemens. Les purgatifs que je faisois prendre pour aider l'action des émétiques, étoient une légere infusion de féné, où je faisois dissoudre la manne & le sel de seignette, remedes incapables de produire alors une augmentation confidérable de chaleur. Je faisois prendre aussi quelquesois la manne & la rubarbe, ou le catholicon double, lorsqu'il y avoit cours de ventre, mais sans

douleurs vives ou continuelles du ventre.

Je faisois prendre des lavemens le plus qu'il étoit possible; ce remede étant fort propre pour débarrasser la tête, & pour aider l'action du tartre stibié en eau minérale, ou de tout autre purgatif, & d'ailleurs étant indiqué par le grand & fréquent resserrement du ventre des malades. Mais il étoit quelquesois impossible d'y avoir recours, faute de seringue ou des gens qui sussent s'en servir; quelquesois aussi faute d'avoir le temps d'instruire à les donner, à cause de la quantité de malades que M. Duclos, Maître Chirurgien établi à Dourdan, & moi, étions obligés de voir, souvent plusieurs sois par jour, & dans un grand nombre de hameaux ou de censes éloignés les uns des autres, ce qui nous donnoit beaucoup de peine pour leur donner les pressans secours dont ils avoient besoin, & pour détruire leurs anciens préjugés.

En suivant exactement la méthode que je viens de décrire, j'ai été rarement obligé d'avoir recours à la saignée du pied ou aux vésicatoires qu'on applique avec beaucoup de succès dans les assoupissemens qui ne sont point accompagnés de sievre ou de chaleur considérables, les accidens étant ou prévenus ou promptement dissipés par ma pratique; & j'ai en la satisfaction de voir guérir tous ceux qui ont été consiés à mes soins, au nombre de près de quatrevingt, si l'on en excepte un ou deux, auprès desquels je n'ai été appellé que sort tard, & qui d'ailleurs n'ont point voulu renoncer entierement aux préjugés dont j'ai parlé. Les personnes malades que jai fait saigner, purger, rafraîchir, mettre à leur aise dans le lit, & c. avant la sortie de la sueur, du pourpre, des boutons, des pustules miliaires, en ont été exemptes, & presque toutes guéries

dans deux ou trois jours.

La Paroisse de Sermaise n'a point été la seule où ma méthode ait réussi; plusieurs des environs, où la même maladie s'est répandue, & où la terreur qui l'avoit devancée ne l'auroit peut-être pas rendue moins sunesse, s'en sont également bien trouvées. J'observai cependant, pour n'avoir point de plus redoutables accidens à combattre, de ne point dire que c'étoit de la maladie qui regnoit à Sermaise que les malades étoient attaqués.

Bien des gens se persuadent, que les Médecins ne se garantissent des maladies contagieuses, qu'au moyen de

quelques préservatifs; mais il faut leur apprendre notte secret. Nous sommes exempts de la crainte, & notre régime dans le temps de ces maladies est plus exact que jamais; nous ne mangeons ni ne buvons, nous tâchons même de ne pas avaler notre falive, dans les endroits où l'air est fort mauvais; nous lavons, ou dumoins nous essuyons bien nos mains, après avoir tâté le pouls des malades, fur-tout quand ils fuent ou quand nous fuons nous-mêmes, ou quand nous fommes fort échauffés. Dans ces circonstances, nous tâchons d'attendre un moment avant que de leur tâter le pouls, ou de leur toucher simplement la peau, & même d'approcher de fort près d'eux; nous ne respirons point de près ni long-temps leur haleine; nous changeons souvent de linges; nous prenons plutôt un peu moins que plus de bons alimens & de facile digestion; nous évitons même les boissons trop échauffantes; nous faisons de notre mieux pour entretenir notre corps dans un état de chaleur tempérée. Avec ces précautions, M. Legros, M. Duclos & moi, nous nous sommes toujours bien portés à Sermaife. Cependant nous nous affeyons quelquefois fur le bord des lits des malades, afin de les consoler, & de pouvoir disfiper la crainte & la terreur où étoient la plupart des personnes saines, qui n'osoient souvent en approcher, de peur de gagner la même maladie.

Quant aux préservatifs qui se sont acquis quelque réputation, comme le vinaigre des quatre voleurs, le camphre, le thériacal, celui où on a fait infuser des feuilles de rue, ou d'abfynthe, ou autres plantes d'odeurs fortes; les eaux ou les teintures spiritueuses des plantes aromatigues, dont on se frotte le nez & les temples, qu'on respire, ou même dont on avale un peu; les parfums qu'on emploie, comme l'encens, le genievre, le foufre, le vinaigre, &c. brûlés dans un réchaut ; ils ne font fouvent d'autre effet que d'empêcher de fentir la mauvaise odeur des malades, ou des choses fétides qui en sortent, &c. & peut-être que diffiper la crainte par la confiance qu'on y a. Or, je l'ai déjà dit, rien n'est plus propre que la crainte à causer des maladies épidémiques, comme je l'ai observé une infinité de fois en France & dans les pays étrangers, & sur-tout en temps de guerre, particulierement dans les villes affiégées ou bombardées, ou feulement menacées de l'être, & dans les endroits ex(17)

posés aux malheurs de la guerre, ou qui en sont mena-

cés par rapport au voifinage de ce fléau:

l'ai déjà dit que ce n'étoit pas pour la premiere fois que la méthode que je viens d'exposer m'a réussi. Je me bornerai à citer ici la Paroisse de Nogent-Lartaud, fituée dans l'Election de Château-Thiery, Intendance de Soissons. Il y regna en 1739, une sievre pourprée & miliaire, qui avoit é é sunesse à presque tous ceux qu'elle avoit attaqués avant mon arrivée, & qui céda promptement à la méthode que je viens de détailler.

Observationa diversea, très-intéressantea pour les traitement de toutea lea Maladiea, sur-touts Epidémiquea.

Lorsqu'on est appellé pour traiter ces maladies dont on ne connoît pas bien le caractere, il faut d'abord les traiter felon l'indication; avoir beaucoup d'attention à approfondir leurs causes, leurs iymptômes, ou accidens; à connoître le temps de l'année, l'air, fur-tout la nature des alimens & des boissons qu'on a pris ; les passions dangereuses, comme la crainte, &c. qui précédent & accompagnent ces maladies ; le tempérament , l'âge des malades, même les grands & les prompts changemens de l'air, de chaud en froid, & de froid en chaud, de fec en humide, & d'humide en sec; il faut aussi connoître si l'air est infecté de vapeurs putrides quelconques, ou autres malignes, qu'on a respirées; s'il y a eu de grandes fatigues, ou une oissveté non accoutumée; si l'on a pris une trop grande quantité de bons alimens, ou si on en a pris modérement, mais à contre-temps, je veux dire fans appétit, & fur-tout ayant l'estomac chargé, la bouche, & des rapports mauvais, ou même ayant la hevre. On peut voir sur cette importante matiere, dans les Mémoires de l'Académie Royale de Sciences, années 1746, 1747, 1748, les utiles observations que M. Malouin rapporte avec toute la précision & toute la candeur possibles, dans l'Histoire des Maladies Epidémiques, observées à Paris pendant les années ci-dessus mentionnées.

On observera sur-tout ce qui a paru produire de bons ou de mauvais essets sur un grand nombre de personnes, fans se laisser séduire par quelques cas particuliers, qui ne doivent point faire une regle générale, parce que le hazard, ou la force des tempéramens, ou la légéreté de la maladie, y ont quelquesois plus de part que le savoir ou la prudence du Médecin, qui est le ministre & non par le maître de la nature.

Plusieurs malades périssent après avoir été saignés, purgés, échaussés, rafraschis, &c. parce qu'ils ne l'ont pas été assez ou à temps, ou parce qu'ils n'ont pas observé une diette, ou gardé le repos du corps & d'esprit convenables; toutes choses cependant qui doivent concourir à la guérison des malades, & dont l'abus ou la négligence les exposent à des grands dangers, & souvent même les font périr. Ainsi il ne faut pas toujours pour cela abandonner ces remedes ni ce régime.

Un peuple grossier & ignorant, & beaucoup d'autres personnes de disférens états & conditions, qui sont pleins de préjugés, & qui ne jugent des choses que par leur apparence, sans pouvoir en approfondir les causes, dont la connoissance passe leurs lumieres, condamnent souvent très-mal à propos un Médecin, & gardent pendant toute ou presque toute leur vie, une répugnance invincible pour les saignées du pied, par exemple, les émétiques, &c.

Cette répugnance leur vient de ce qu'ils ont vu administrer ces remedes sans succès; & ces remedes n'ont pas réussi, soit parce qu'ils n'ont pas été employés à temps; ou avec les précautions requises; soit parce que la maladie étoit par elle-même incurable, ou le tempérament mauvais, &c.

On doit aussi faire, s'il est besoin, de fréquentes ouvertures de cadavres de personnes mortes de ces maladies, asin de pouvoir juger par les inflammations, les suppurations, les exulcérations, les gangrênes des viscères, les vers, la coagulation, ou la dissolution du sang & des humeurs, quels doivent être les remedes qu'on doit employer dans ces circonstances.

Én tout temps, en tout pays, en toute forte de tempéramens & de fievres, il faut (excepté dans celles qui font accompagnées de pourriture ou de vers) lorsqu'il n'y a aucun accident pressant, ni à craindre, après avoir faigné & purgé, suivant le besoin; il faut, dis je, reduire & contenir la fievre & la chaleur dans de justes bornes, c'est-à-dire, que la chaleur soit plus sorte de quelques dégrés que la naturelle, jusqu'à ce qu'il paroisse quelque crise salutaire, à laquelle il faut laisser un libre cours, si elle est suffisante; & qu'il faut augmenter si elle ne laisse pas, ou jusqu'à ce qu'il paroisse des signes de costion dans les urines.

Alors il faut bien se donner de garde de troubler la nature par un usage indiscret de saignées, d'émétiques, de purgatifs, de rasraschissans, & même de lavemens

quelconques.

La bonne & l'unique, ou presque l'unique Médecine, consiste en tout temps & en tous lieux, à rafraîchir ce qui est trop chaud, & à échausser ce qui est trop froid; à déssecher ce qui est trop humide, & à humecter ce qui est trop sec; à fortisser ce qui est trop foible, & à association as ce qui est trop fort; à vuider ce qui est trop plein, & à ôter ce qui est trop gre en unisible, & quand on ne peut le corriger: à remplir ce qui est trop vuide, à ramollir ce qui est trop dur, & à durcir ce qui est trop mou; à fondre ce qui est trop épaissi, & à épaissir ce qui est trop fondu; à adoucir ce qui est trop âcre ou trop aigre; ensin à rétablir le mouvement & l'ordre naturel & convenable des liquides & des solides, ce en quoi consiste la fanté.

Toutes ces diverses considérations demandent presque toujours la présence d'un Médecin savant & prudent, parce que les moindres fautes, ou l'oubli même de quelque chose importante, peuvent être sun fles aux malades, comme je l'ai vu arriver bien de sois dans dissérens pays, dissérens climats, dissérens temps, sur dissérentes Nations, & dans divers tempéramens; & comme on peut s'en instruire par la lecture de l'Économie animale par M. Quesnay, ou par celle de la Médecine de l'Esprit par M. le Camus.

Souvent aussi j'ai eu occasion d'éprouver, que généralement parlant, il falloit moins saigner dans les pays & dans les temps chauds, sur-tout humides, que dans les tempérés, dans les secs & dans les froids, principalement quand le sang des malades, tiré avec des ménagemens convenables, & refroidi dans des palettes, ou dans d'autres vaisseaux prosonds, n'étoit point coenneux, ni dur, ni sec, ou presque sec, & quand les selles des malades fentoient trop mauvais; & qu'au contraire la purgation administrée avec prudence y produisoit de très bons effets.

Il m'a paru auffi plusieurs fois important de changer les formules des remedes, & d'en augmenter les doses par degrés, parce que la nature s'y accoutumant, ils opéroient peu, & souvent ne produisoient aucun des effets falutaires que j'avois lieu d'en attendre.

Histoire deu Fievreu Poutpréeu, Putrideu, Vermineuseu, Maligneu, Epidémiqueu; où je saiu, par occasion, deu tematqueu importanteu sur le traitement deu Maladieu Inflammatoireu en général, & sur quelqueu pointu intéressanu de la gratique.

Pendant le mois de Janvier de l'année 1751, M. Goupil, Avocat en Parlement, & Bailli de Merobert, Terre appartenante à M. le Maréchal de Balincourt, fituée dans l'Élection de Dourdan, Généralité d'Orléans, me pria de donner mes foins à un grand nombre de malades, presque tous pauvres, attaqués d'une maladie très-grave, dont M. Vedie, Subdélégué à Dourdan, ne fut instruit qu'après qu'elle fut heureusement terminée. Je trouvai trois fois plus de femmes & d'enfans malades que d'hommes. Il en étoit mort trois avant mon arrivée, tous trois dans le délire & l'affoupissement, & l'on avoit observé sur leur peau des éruptions pourprées, &c. ils avoient faigné du nez presque tous jusqu'au tombeau. Ces morts répandirent la terreur dans tous les pays, où l'on n'avoit point oublié que quelques années auparavant, il mourut en peu de temps près de cinquante personnes d'une maladie de même nature, ou peu différente.

Le pouls de ces malades étoit communément plein & dur : ils avoient presque tous la langue très-chargée, tantôt séche & tantôt humide, une toux, de vives douleurs de tête & de gorge; ils rendoient presque tous des vers, avoient la bouche mauvaise, un grand abbattement, souvent des sueurs abondantes, & un cours de

ventre, ou au moins ils rendoient des excrémens de trèsmauvaife odeur.

M. Dargens, Chirurgien du voisinage, qui les avoit traités, m'a assuré que ceux qui étoient morts avoient resusé de se faire saigner & purger suffisamment, & qu'ils avoient mangé de la soupe & des œus, bu du vin & du lait. Or, rien n'est plus contraire que le lait & les œus dans les sievres continues putrides, qu'elles soient vermineuses ou non.

La maladie étant évidemment une fievre inflammatoire, putride, vermineuse & pourprée, je n'ai point balancé à faire faigner promptement les malades du bras & du pied, observant de faire couler le sang dans les vaisseaux profonds; précaution nécessaire pour que les parties qui le composent aient le temps de prendre, en se refroidissant, la place convenable à leur pesanteur fpécifique, ce qui n'arrive point quand le vaisseau est trop plat, parce que le sang se fige trop tôt, ni quand le sang bave le long du bras. C'est ce qui empêche souvent qu'il ne paroisse sur le sang une coënne, qui se trouve presque toujours sur celui des gens du commun, à cause des alimens groffiers qui leur servent de nourriture, & des violens exercices auxquels leur état les affujettit, & qui dissipent la sérosité du sang. Mais lorsque le sang paroît rouge & vermeil, les malades, ou leurs parens, ou leurs amis, persuadés qu'il est très-bien constitué, refufent souvent avec opiniâtreté de leur an laisser tirer, ou du moins de le faire suffisamment, ce qui rend leurs maladies mortelles, ou pour le moins beaucoup plus longues & plus dangéreuses. On peut voir sur cette importante matiere une très-grande quantité d'observations dans le nouveau Traité de la Saignée par M. Quesnay.

Le fang m'ayant donc paru coenneux, ou du moins dur à la surface, j'ai fait réitérer les saignées, suivant le besoin: je les ai fait faire amples dans le commencement aux personnes fortes & vigoureuses, & je n'ai cessé de faire saigner les malades qu'après une diminution notable de la sievre, & des autres accidens, & un ramol-lissement considérable dans le pouls. Au reste je n'ai jamais été obligé de faire ouvrir la veine plus de cinq sois, encore ne sur-ce que dans un seul cas, C'étoit celui d'une jeune semme assez robuste, dont la sievre & les accidens

furent les plus violens de tous ceux des malades que j'al traités dans cet endroit. Elle avoit le pouls plein & fort, le visage & les yeux enflammés, une grande douleur de tête, & une inflammation de la luette, où il parut, dès les premiers jours de la maladie, une escarre brune, & plusieurs ulceres, qui ont cédé à un gargarisme composé avec la décoction d'orge d'aigremoine, & le miel.

Les fueurs, les taches pourprées, les puftules ou boutons de même nature, les cours de ventre, & même les parotides qui paroissent souvent, n'étant point critiques, Join de m'empêcher la saignée & la purgation, &c. étoient autant de motifs qui m'engageoient à les confeiller, afin de calmer le plus promptement qu'il étoit possible la violence de la fievre, & d'évacuer les matieres putrides qui étoient dans les premieres voies; fruits des mauvais alimens & des eaux mal-faines dont les malades avoient fait usage pendant leur fanté, ou des alimens salutaires qu'ils avoient pris pendant leur maladie, ou même du vin, & des cordiaux, ou des sudorifiques chauds, dont ils usoient malgré la fievre; ce qui, joint à la terreur, à l'excès des couvertures dont ils s'accabloient, au grand feu qu'on faisoit dans les chambres des malades, dérangeoit entierement leur digestion, augmentoit la pourriture, & occasionnoit les sueurs, & tous les autres accidens dont je viens de parler.

J'ai déjà dit que plusieurs malades avoient eu des parotides, c'est-à-dire, des inflammations, ou abscès, auprès des oreilles. Cet accident, fymptomatique comme les autres, m'a paru mériter une attention & un traitement particulier. Il faut y faire, presque dès qu'elles paroissent, des incisions profondes, afin de les dégorger promptement, & d'empêcher qu'elles ne refluent dans le fang; car alors elles se jettent souvent sur le poumon, au grand danger des malades, à moins qu'on ne soit assez heureux pour le détourner par de promptes & amples faignées, par une diete, des boissons convenables, & une ou plusieurs prises d'émétique, données à propos; notamment, par l'application d'emplâtres vésicatoires aux endroits où elles avoient paru originairement. D'autres raisons doivent encore déterminer à traiter ainfi ces parotides, la crainte que la grandeur de leur inflammation n'étouffe les malades, ou ne leur cause un transport, ou un assoupissement dangereux; enfin, pour prévenir la carie des os voisins, que peut leur causer une suppuration sourde, Ec. ou même pour empêcher que le reslux de cette suppuration dans le sang ne devienne la cause d'une sievre étique, qui est presque toujours mortelle. Reprenons le traitement des autres accidens.

Pour rabattre l'effervescence fébrile de toutes parts, je ne laissois du feu dans les chambres, & des couvertures sur les malades, qu'autant qu'il en falloit pour les garantir du froid; & je continuois ce traitement jusqu'à ce que la grande ardeur de la sievre sût amortie, & qu'il survînt une sueur, ou une moiteur critiques, c'est-à-dire, qui sît cesser, ou qui diminuât considérablement la sievre,

& les accidens les plus confidérables.

l'employois encore, pour parvenir au même but, une grande diette, beaucoup de boissons appropriées, des bouillons fort legers, & de fréquens lavemens, sur-tout quand il y avoit paresse du ventre; & quand j'y avois réussi, je faisois prendre aux malades, à quelque heure que ce fût du jour, ou de la nuit, les momens étant extrêmement précieux, une dose convenable de tartre stibié en eau minérale, soit dans leur tisanne, qui étoit faite d'orge, de réglisse, de guimauve & de chiendent; ou dans de l'eau panée, & bien passée, suivant la méthode que j'ai décrite ci-devant dans l'histoire de la suette. l'ai même été obligé plusieurs fois de recourir au même remede peu de temps après son opération, quand il n'avoit pas suffisamment évacué par le haut & par le bas. Quoi qu'il en foit, il leur faisoit souvent jetter des vers, & produifoit des scelles de matieres très-fétides, suivies d'une diminution notable des accidens. Quelques heures après l'opération du remede, je faisois réitérer la saignée, s'il en étoit besoin, & j'y revenois encore les jours suivans, lorsqu'elle me paroissoit indiquée, & que je ne trouvois point de danger à affoiblir les malades.

La grossesse n'est point une raison qui empêche de faire tirer du sang presqu'autant que s'il étoit question des hommes, à l'exception du pied; on en peut quelquesois tirer, si le besoin est pressant; mais elle doit empêcher de risquer l'émétique, auquel il faut substituer des purgatifs convenables, comme je l'ai remarqué dans l'histoire de

la fuerre.

(24)

Ii faut observer, que, malgré les évacuations que j'avois procurées, l'estomac des malades restoit quelquesois chargé, & qu'ils avoient des envies de vomir. J'examinois alors si ces accidens ne venoient point de la force de la toux, ou d'un frisson, ou de douleurs vives, fixes & continuelles de l'estomac, ou de quelqu'autre partie du bas-ventre, ou de l'esset d'une faignée. Les vomissemens peuvent aussi être occasionnés par la sortie dissicile des dents; on le connoît par la douleur, & souvent par la rougeur & le gonssement des gencives, où l'on a coutume

de porter les doigts.

Quand on apperçoit une tache blanche à l'endroit de la gencive, que la dent est sur le point d'ouvrir, une petite incision qu'on y fait avec la pointe d'une lancette ou d'un bistouri, ou même dans un besoin avec un ongle fuffisamment long, a coutume de faire promptement ces vomissemens, les cours de ventre, les convulsions, & la fievre même, qui naissent de la douluer qu'occasionne la fortie difficile d'une dent, sur-tout si on a attention d'appliquer fur l'endroit douloureux de la gencive de la crême, ou du beurre frais non falé, ou de l'onguent populeum, ou autre semblable émolient. Il faut aussi observer alors un régime de vie peu nourrissant, humectant, adoucisfant & rafraîchissant, comme celui de petit lait, ou clair de lait, tisanne de guimauve & de graine de lin, bouillon de poulet ou de maigre de veau, ou semblable. On employera encore des lavemens émolliens, & l'on pratiquera quelques faignées, proportionnellement à la grandeur, à la dureté, ou à l'embarras du pouls, & à la grandeur des accidens, qui deviennent fouvent mortels, quand ils font mal traités ou négligés.

Dans ces circonstances il seroit souvent pernicieux, surtout dans celle des douleurs dont je viens de parler, de donner l'émétique, comme on le fait quelquesois mal-à-propos. Mais, lorsque j'étois convaincu que la durée des accidens avoit pour cause de mauvaises humeurs, je revenois à l'eau minérale, je veux dire, au tartre stibié, donné comme il a été dit, ou s'il n'y avoit qu'une simple tension du ventre sans douleurs considérables, & même quand les dernières selles sentoient toujours très-mauvais, je donnois quelque purgatif doux, comme une légere décoction de casie & de séné, où je faisois dissoudre la manne & le

* Coneu

fel de seignette, augmentant ou diminuant la dose, suivant l'indication. Quand il y avoit des cours de ventre de matieres fort puantes, j'employois la manne & la rhubarbe, ou le catholicon double; & même, si les malades avoient une aversion décidée pour les purgatifs, j'y substituois une eau minérale légere, je veux dire, une boisson faite avec environ deux livres de leur tisane, ou d'eau panée bien passée, où je faisois dissoudre, à leur insçu, trois ou quatre grains de tartre stibié, pour prendre par verrées, environ de trois en trois quarts d'heure; boisson qu'ils prenoient sans savoir qu'il y eût du tartre stibié, qui, étant ainsi donné à petite dose, & de loin à loin, n'étoit

pas capable de leur causer alors le vomissement.

Il ne me reste plus qu'à faire observer, que quand les malades étoient fort foibles, & qu'ils avoient le pouls mou & petit, peu de chaleur à la peau, fouvent moins qu'en état de fanté, & cependant qu'ils avoient besoin d'être évacués par le haut ou par le bas, je leur faisois prendre le tartre stibié, ou autres purgatifs, dans de bon vin, ou dans quelque potion cordiale, dont je leur donnois quelques verrées pendant & après leur effet, pour foutenir, fouvent même pour ranimer leurs forces; & je continuois à les purger de la forte de deux jours l'un, quelquefois plus souvent, & presque continuellemen t, avec le tartre stibié, donné ainsi à petite dose de loin à loin, ou avec d'autres purgations convenables, fi leurs selles sentoient toujours très-mauvais, comme je le faifois auffi pour les autres malades dont les felles étoient trèspuantes; parce qu'une très-petite quantité de ces matieres fert comme de levain pour communiquer fa mauvaise qualité à la bile, & aux différentes humeurs, qui se rencontrent dans les premieres voies, aux boissons & aux bouillons, & à bien plus forte raison aux alimens, quoique de facile digestion, & pris alors même en fort petite quantité, qu'on ne doit donner que quand les malades font fans fievre, ayant la bouche bonne, la langue point ou peu chargée, du goût & de l'appetit, & que leurs felles ne sentent pas si mauvais qu'en état de fanté.

Comme il y avoit des vers chez la plûpart d'entr'eux, j'ordonnois dans l'intervalle des purgations, ou du tartre flibié, ou des bols vermifuges faits avec dix grains de mercure donx, douze grains de rhubarbe en poudre, &

autant de semen contra, incorporés dans une suffisante quantité de syrop de chicorée, composé de rhubarbe, ou à son désaut dans du miel, pour prendre en deux sois, l'une le matin, l'autre quatre ou cinq heures après midi, le faisant envelopper dans du pain à chanter, & saisant avaler par-dessus un verre de tisanne, ou d'eau panée.

J'ai déjà dit, que je faisois observer aux malades un régime de vie fort exact, jusqu'à ce que leur sievre sût entierement passée, & qu'ils eussent été bien purgés. Tant que la sievre étoit forte, cinq ou six bouillons étoient le partage de vingt-quatre heures; ensuite j'en permettois de plus forts & de plus fréquens. Je les faisois purger de temps en temps dans la convalescence, pour éviter des rechutes, toujours très-dangereuses, & sur-tout après les sievres putrides. Je leur recommandois, pour la même raison, de prendre plutôt moins que plus des alimens les plus sains, les plus faciles à digérer, & les plus nourrissans, comme soupes, panades assez claires, œus à la coque, &c. & de ne point s'exposer trop tôt à des travaux ou à des exercices satiguans, ni au froid. Avec ces attentions, il ne m'est mort aucun malade, malgré le grand nombre que j'ai traités.

Il s'en est trouvé qui pendant la force de leur sievre ont eu la peau fort rouge, & quelque sois gonssée, & assez rude sur toute l'habitude du corps, qui s'est pélée pendant & après leur convalescence. Ils avoient pourtant été saignés, ou ils avoient eu d'abondantes hémornhagies critiques, que j'avois laissé continuer, parce qu'elles tenoient lieu de saignées. D'autres, après un nombre suffisant de saignées & de purgations, ont été totalement guéris par des sueurs ou moiteurs critiques, qui leur sont survenues, principalement après le sept de leur maladie.

J'ai expressément désendu à ces malades l'usage du vin, & bien plus encore celui de l'eau de vie, & de toute autre liqueur spiritueuse, tous les cordiaux chauds, & même la trop grande chaleur qu'on entretenoit dans leurs chambres, & le trop de couvertures, ayant toujours remarqué que tout cela faisoit les plus mauvais essets sur des malades attaqués d'une grande sievre, ou d'une chaleur considérable, ou qui avoient le pouls sort grand, ou dur, ou la langue seche, ou de vives douleurs de tête, ou de quelqu'autre partie, sur-tout interne, ou quelque espece d'hémorragie que ce soit.

Il en est de même des pleuresses, des fluxions de poi-

trine, fouvent même des rhumes de gosier, ou de poitrine, que j'ai vu dégénérer en esquinancies, ou en flu-

xions de poitrine, ou en pulmonie.

l'en dis autant des rougeoles & des petites véroles, quelquefois discretes & fort légeres, que cette dangereuse méthode a rendues malignes, & souvent même mortelles; car la rougeole ne sort jamais mieux, ainsi que la petite verole, & celle-ci ne suppure jamais mieux, que quand des faignées, un régime de vie convenable, des purgations & des boiffons appropriées, ont réduit la fievre & la chaleur à des justes bornes. Trop de fang, ou de chaleur, fait souvent dans ces maladies, le même effet qu'elle produit sur la viande qu'on veut faire rôtir ou griller; elle la noircit & la brûle, au lieu de lui donner une cuisson convenable. Il en arrive autant aux plantes exposées à un soleil trop chaud, ou plantées dans un terrein trop sec & trop brûlé; & aux fruits de la terre, qui se dessechent, au lieu de croître & d'acquérir un dégré convenable de maturité. Cette vérité est prouvée par une très-grande quantité de faits bien remarquables, dont on voit fouvent des exemples

J'ai aussi observé, combien ce dernier régime est dangereux dans presque toutes les maladies accompagnées d'une grande chaleur, ou d'une soif considérable, qui sont devenues mortelles, ou dumoins bien plus opiniâtres, &

bien plus dangereuses.

Il y a pourtant des cas dans les maladies, où un peu de bon vin fait un fort bon effet, fur-tout chez ceux qui n'en font point habituellement usage; c'est lorsque les malades n'ont point la langue seche, & que la chaleur de leur peau n'excede point la naturelle; qu'il n'y a plus, ni vives douleurs dans quelque partie, ni hémorrhagie de quelque nature qu'elle soit, & sur-tout quand les malades ont été assoiblis par une longue diette, par beaucoup de saignées, par d'abondantes hémorrhagies, des sueurs, des cours de ventre considérables; & que le pouls n'est pas grand, & qu'il a de la souplesse. Le vin dans ce cas là ne peut que ranimer leurs forces, & aider leur retablissement.

Il est important de remarquer, que l'abus du vin & des cordiaux chauds, vient de l'erreur où l'on est communé-

ment au fujet de la foiblesse dont les malades se plaignent. Il y en a de deux sortes, qui demandent des secours entierement opposés, la véritable & la fausse soiblesse.

La véritable foiblesse est la suite d'une longue abstinence, d'une quantité de saignées, des hémorragies abondantes, des cours de ventre, purgations, sueurs, ou autres évacuations naturelles ou artificielles, qui ont été abondantes, ou qui sont venues mal-à-propos; on bien elle vient d'un usage mal placé de rafraschissans quelconques, pris intérieurement. Elle n'est accompagnée ni de chaleur ni de sois notables, le pouls est mollet, plus petit que grand, & la peau moins chaude que dans l'état de santé. Dans cet état, le bon vin pris modérément, quelques cordiaux chauds, de bons alimens & de facile digestion, administrés sur-tout par des personnes intelligentes, qui ont attention de ne point porter le seu dans le sang des malades, & de ne leur point donner trop de nourrture; le repos, & quelquesois l'abaissement de la

tête, produisent de bons effets.

La fausse foiblesse est plutôt un accablement des forces qu'un défaut. Ordinairement le pouls des malades est grand, fort ou dur; quelquefois il est concentré & petit; quelquefois aussi il est semblable à celui des personnes en fanté, & pour lors c'est un signe de malignité, surtout quand ce pouls se trouve combiné avec quelque symptome ou accident plus confidérable que la nature de la fievre ne le comporte. Ces especes de pouls sont telles des le commencement ou dans l'augmentation, & même dans le fort de la maladie, & fans que les malades aient été affoiblis par les causes qui produisent la véritable foiblesse, & sont l'effet d'une trop grande quantité ou d'une trop grande raréfaction du fang, ou de fon épaissifiement, d'un poison, de quelque grande passion, des vers, ou des matieres indigestes, putrides ou malignes qui se trouvent dans les premieres voies; d'une inflammation ou d'une disposition inflammatoire de quelque partie interne, & particulierement du cerveau, ou du cervelet, ou de l'estomac : accident qui produit souvent le même effet que l'ivresse causée par les boissons spiritueuses, laquelle produit aussi la fausse foiblesse. Dans ces circonstances, les cordiaux chauds, le vin, &c. font pernicieux. Des faignées, des purgatifs, des émétiques, des lavemens, des boissons & un régime convenable, un air & un lit tempérés, & quelquefois plutôt un peu plus froids que chauds, quelquefois l'élévation de la tête, & d'autres fecours analogues, appliqués par des personnes intelligentes, sont les seuls qu'on puisse employer avec succès; & l'on peut compter que les moindre fautes commises dans le traitement de ces maladies ne peuvent que leur

être très-préjudiciables.

C'est faute de distinguer ces dissérentes soiblesses, que l'on est si prévenu contre la saignée, toutes les sois qu'il y a défaut de sorces. Cette prévention s'étend même beaucoup plus loin; car combien de gens ne veulent point souffrir qu'on les saigne dans les maux d'yeux, dans les cours de ventre, dans les sueurs, dans divers rhumes, & dans une infinité d'autres cas, comme paralysies, enflures, rhumatismes, accès ou redoublemens de sievre, hors le temps du frisson, d'une sueur ou d'une moiteur critiques, d'une hémorrhagie aussi critique; ou lorsqu'il s'agit des enfans ou des vieillards: quoi, qu'à l'égard de ces deux derniers, les saignées doivent être moins copieuses & moins nombreuses.

Il faut convenir, que si ces accidens sont compliqués avec une ou plusieurs causes de la véritable foiblesse dont il a été parlé ci-devant, & qu'ils soient caractérisés par ses signes, la saignée n'y convient pas souvent, & même y est presque toujours très-préjudiciable. Mais quand ils se trouvent compliqués avec les causes de la fausse soisses, les boissons & un régime convenable, employés par une personne prudente & intelligente, font les essets les plus

avantageux.

J'ai vu plusieurs sois en France, & dans les pays étrangers, des taches pourprées, des éruptions miliaires, & d'autres exanthemes inflammatoires, sur la peau des malades, sur-tout d'un tempérament vis & échaussé, soit par la disposition de leur sang, soit par la chaleur du climat ou de la saison, soit par le trop grand seu qu'on entretenoit dans leurs chambres, ou par la chaleur immodérée de leurs lits, soit par rapport à l'usage du vin, ou autres liqueurs échaussantes, ou des cordiaux chauds, soit pour avoir trop pris d'alimens, ou les avoir pris en petite quantité, mais mal-à-propos. On auroit prévenu ces accidens, si on leur avoit tiré du sang, & qu'on leur

cut fait prendre des émétiques, des purgations, des lavemens, des boissons & des bouülons appropriés à l'état des fébricitans, &c. qu'on leur eut fait respirer un air tempéré, & observer un régime convenable. Tant il est vrai que des secours appropriés guérissent aisément des maladies, qu'un mauvais traitement rend quelquesois

mortelles, ou dumoins fort dangereuses.

La fievre miliaire, ou le pourpre blanc accompagné de fievre, est un accident aujourd'hui très-commun parmi les femmes Allemandes nouvellement accouchées, & même parmi les Françaises, dont elle fait périr un assez grand nombre. Cet accident provient presque toujours de leur négligence à fe faire suffisamment saigner pendant leur grossesse ; d'une nourriture trop abondante, que des exercices ou des travaux convenables ne distipent pas; de l'usage du vin, ou du casse, ou de roties au vin & au sucre, &c. pris en trop grande quantité, ou à contre-temps, comme peu de temps après leur accouchement, sur-tout avant que la fievre de lait foit passée, de la chaleur excessive de leurs lits, ou de leurs chambres; du peu de foin qu'elles ont pendant leur groffesse, & même pendant leur couche, de s'entretenir le ventre fort libre au moyen des lavemens, bouillons, boissons, & régime convenable.

Je pourrois m'étendre beaucoup plus sur ce sujet; mais je fais un Mémoire & non pas un livre. J'en ai d'ailleurs dit assez, & j'ai rapporté des exemples assez frappans du danger des préjugés vulgaires, pour faire goûter aux perfonnes sensées, & qui connoissent le prix de la vie, une méthode aussi simple, & aussi peu embarrassante que celle que j'ai décrite, d'après les observations que j'ai faites en disserens pays, sur dissérens peuples, & sur un grand nombre de Malades attaqués de ces dangereuses maladies. Je souhaite que ce Mémoire soit aussi utile à plusieurs de ses lecteurs, que j'ai de plaisir à leur communiquer mes observations, & que je suis autorisé à les assurer de leur exacte vérité.

